

STENDHAL ET MILAN

Henry Beyle (1783 – 1842) nous est surtout connu en tant qu'écrivain : c'est Stendhal. Nous avons vu à Grenoble la treille de la maison du docteur Gagnon, le grand-père adoré qui compensa quelque peu la perte de sa mère à 7 ans et la tyrannie de son père. Bien qu'attiré par les mathématiques, il entame sa carrière au ministère de la Guerre et s'engage dans l'armée d'Italie en 1800. Dans son journal, son premier écrit, il compare ce pays à « un coin de ciel tombé sur la terre ».

En effet, parvenu à Milan, il ressent avec ravissement les composantes de ce qu'est pour lui le bonheur. « J'étais absolument ivre, fou de bonheur et de joie. Ici commence une époque d'enthousiasme et de bonheur parfait. ».

De 1805 à 1814, il est chargé de diverses missions à l'étranger ponctuées de séjours milanais, suit Napoléon, et revient à Paris, soucieux de gloire littéraire. Nommé auditeur au Conseil d'Etat et quoique dandy apprécié, il s'y ennue alors qu'à Milan, les bibliothèques, l'art, la musique l'enchantent. « La musique italienne a le pouvoir surprenant d'augmenter les accès de rêverie » remarque-t-il dans *Lucien Leuwen*.

Donc il retourne à Milan où il rencontre enfin l'amour de sa vie, Métilde Dembrovska. En 1830, nommé Consul de France à Civitavecchia, il va plusieurs fois en Angleterre car son orientation libérale le rend suspect en Italie, mais ne s'éloigne jamais longtemps de Milan. C'est là qu'il peut satisfaire son épicurisme passionné et si romantique qu'on appellera le « beylisme ».

Sur cette vie à Milan, ses « *Ecrits intimes* » nous renseignent. « *La vie d'Henry Brulard* », mais aussi son *Journal*, et les « *Souvenirs d'égotisme* » contiennent des descriptions poétiques, des portraits - « de tout temps j'ai été amoureux des yeux de cette famille » -, des sentiments exaltés, parfois directement exprimés en italien. Il écrit dans son *Journal* : « L'arte di godere, l'art de jouir de la vie, m'y paraît à deux siècles en avant de Paris. » Et il enchaîne : « Les bons et gros Milanais ne doivent point cela au raisonnement, mais à leur climat et au gouvernement amollissant que la maison d'Autriche avait pour eux... » « Le dialecte milanais est plein de sentiment, l'intonation de ses paroles exprime la bonne foi et une raison douce. » Et plus loin, des remarques réalistes : « Je vais prendre un sorbet place du Dôme. » « Les rues de Milan sont aussi commodes que les nôtres sont dégoûtantes ! » Mais en mai 1836, malade, il doit rentrer à Paris, et meurt d'apoplexie en 42. Il est enterré par nécessité au cimetière de Montmartre, mais en 1821, il a pris soin de rédiger son épitaphe à laquelle il songeait depuis l'âge de 32 ans (d'où quelques variantes) ! :

Qui giace	C'est ici que git
Arrigo Beyle Milanese,	Arrigo (pour Henry) Beyle, Milanais
Visse, scrisse, amô	qui a vécu, écrit, aimé
Se n'andiede di anni...	S'il est (sens : bien que) parti pendant des années
Nell 18...	en 1842

